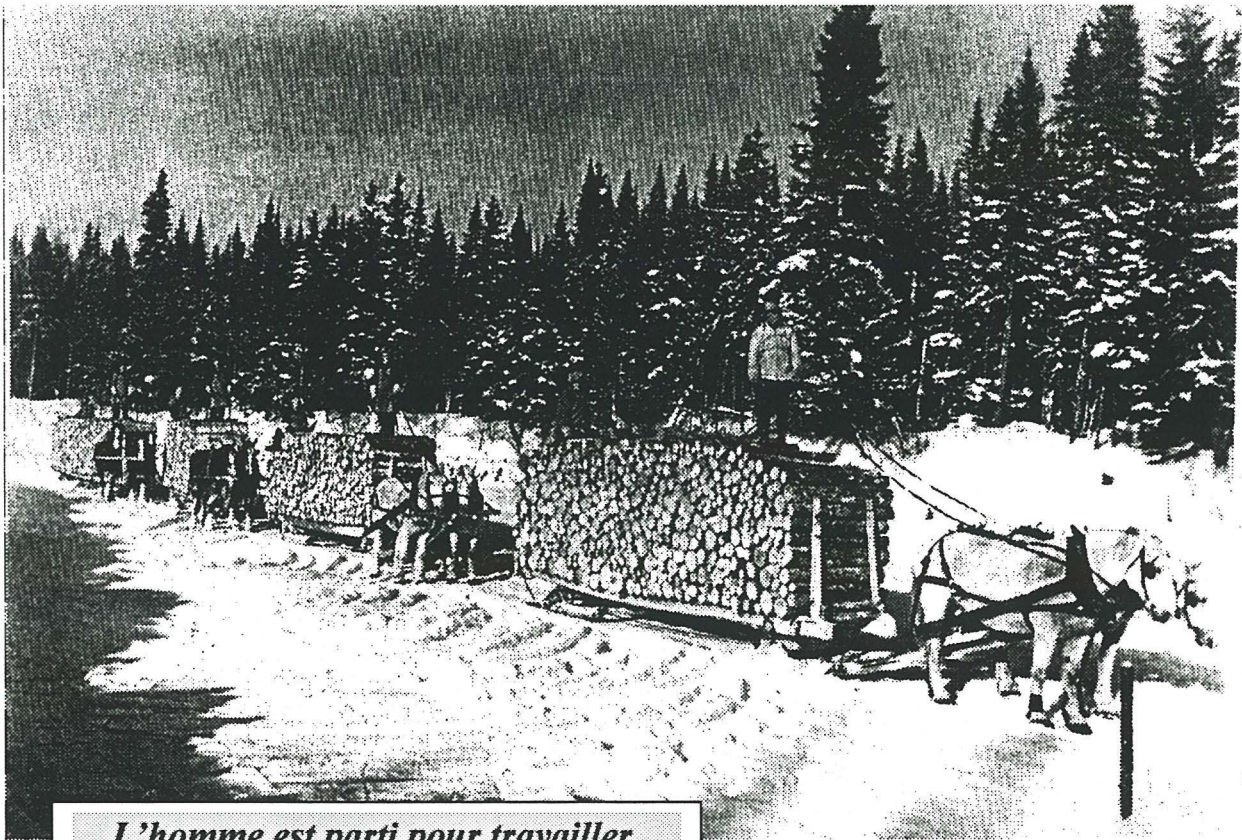


Bouffé des années



Automne 2001

Bulletin de la Société historique de Bellechasse, Vol. 13, No 3, C.P. 96, Saint-Lazare GOR 3JO
En kiosque : 5 \$



L'homme est parti pour travailler.

Conseil d'administration 2001-2002 de la Société historique de Bellechasse

Conrad Paré, président : 887-3238
Monique Breteau, vice-présidente : 837-1901
Roger Patry, trésorier : 837-0899
André Beaudoin, secrétaire : 642-5343
Léopold Duquette : 887-3004 lduquette@megaquebec.com
Paul Beaudoin : 883-3347
Lise Fleury-Gosselin : 887-6030 fleuryL@globetrotter.net
Christian Proulx : 887-3652 christian.proulx @ ramq.qc.ca

Membres honoraires

0001 Arthur Labrie
0019 Benoît Lacroix
0003 Rosaire St-Pierre
0006 André Beaudoin
0008 Claude Lachance
0016 Fernand Breton
0038 Claudette Breton

Notre page couverture

Dans ce chantier de Chibougamau, Benoît Therrien, ex-maire de Saint-Raphaël conduit le troisième attelage.



Territoire de la Société historique de

Bellechasse : Armagh, Beaumont, Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Anselme, Saint-Camille, Saint-Charles, Sainte-Claire, Saint-Damien, Saint-Gervais, Saint-Lazare, Saint-Léon-de-Standon, Saint-Magloire, Saint-Malachie, Saint-Michel, Saint-Nazaire, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Saint-Raphaël, Sainte-Sabine, Saint-Vallier.

Responsable de la rédaction : André Beaudoin - **Collaboration :** Charles-Henri Bélanger, Jeanne D'Arc Arbour Laflamme, Doris Arbour, Roger Patry - **Relecture :** Charles-Henri Bélanger, Louise Bélanger.

Les textes publiés dans ce bulletin sont la responsabilité de leur auteur. Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte. La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Sauf exception, *Au fil des ans* est publié quatre fois l'an. La Société historique de Bellechasse, incorporée en 1985, est membre de la **Fédération des sociétés d'histoire du Québec**.

Cotisation annuelle : 15 \$.

Adresse postale : C.P. 96, Saint-Lazare, GOR 3J0

Dépôt légal- Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Société canadienne des postes : Envoi de publication canadienne, numéro de convention 046954

Sommaire

Sommaire 2

Mot de la rédaction 3

L'exploitation forestière au XIXe siècle : une époque très fertile, un survol trop court. 4

La mort de Joson : leur noblesse. Aussi, il ne cravate. Mais comme le québécoise, leur destin



Les draveurs étaient d'une race à part, ils avaient fait pas s'étonner qu'ils portaient parfois la cravate. Mais comme le québécoise, leur destin rappelle ce texte classique de la littérature était trop souvent tragique.

Une entreprise familiale : les Duchesneau d'Armagh. 11

J.-Aimé Bélanger, entrepreneur de Buckland. 15

Hector Arbour, entrepreneur de Saint-Raphaël. 22

L'automne venu, Michel Arbour devait aller travailler dans les chantiers du Maine, pour la compagnie Price, afin d'ajouter aux revenus insuffisants tirés de son petit lopin de terre. À quinze ans seulement, son fils Hector l'accompagne. Très tôt, celui-ci sera initié aux rudiments du travail en forêt : bûchage, ébranchage, charroyage, voire même la drave.



Valeureux bûcherons : un poème de Doris Arbour 28

Le Noël de Noëlla : Noëlla Aubé, membre de la Société historique de Bellechasse depuis ses débuts, s'est plu à nous raconter une aventure de vie, aventure qu'elle a vécue au cours de sa petite enfance. 29

Mots codés 35

Au fil des mois L'édition du 5 août 2001 de *La Voix du Sud* nous apprenait que le presbytère de La Durantaye avait été converti en centre d'interprétation du milieu rural. Plus de détails en page 36

*N'oubliez pas de renouveler votre adhésion. 2002 s'annonce une année exceptionnelle : 50^e parution d'Au fil des ans au mois de juin.
Joyeux Noël et Bonne Année !*

Mot de la rédaction

Par André Beaudoin

À l'instar de l'économie québécoise, l'économie de la région de Bellechasse s'est considérablement modernisée en quelques décennies. Le rôle prépondérant qu'a joué la forêt autrefois comme revenu principal ou revenu d'appoint d'une grande partie de la population des paroisses de Bellechasse tend malheureusement à tomber dans l'oubli. Et c'est bien dommage, car avec les hommes qui ont porté l'uniforme et les hommes de la mer, les travailleurs de la forêt sont sans aucun doute ceux qui ont le vécu le plus riche.



Si de nos jours, dans un bureau aseptisé, climatisé, informatisé le vécu du travailleur, hormis quelque malheureux bogue occasionnel, est plutôt tranquille* et routinier, il en allait tout autrement pour nos parents, pour nos grands-parents, qui à quelques rares exceptions près, se confrontèrent à une nature difficile, sauvage, exigeante, pour apporter le pain quotidien sur la table familiale et pour assurer aux générations suivantes une vie plus facile.

Comme nous allons le voir en parcourant ce bulletin thématique, il fallait beaucoup de témérité pour affronter les géants de la forêt. De la témérité, il en fallait un peu aussi pour entreprendre cette thématique : le sujet est tellement vaste, qu'il exigeait au départ, rien de moins qu'un livre. C'était d'ailleurs mon intention il y a quelques années. Mais l'entreprise exige des fonds et des moyens qui dépassent pour le moment les ressources de la Société historique de Bellechasse.

Pourtant, le temps presse, car les travailleurs qui ont vécu les années épiques des grands chantiers commencent à se faire plus rares. Il y a deux ans, à l'occasion des préparatifs de la rédaction de ma monographie de paroisse, j'ai eu

l'occasion d'interroger l'un des derniers travailleurs qui connurent l'époque des chantiers d'Édouard Lacroix «sur le côté américain» au cours des difficiles années de la crise économique. De précieux témoins de ce passé si riche nous quittent irrémédiablement chaque année. Rares sont les écrits qui relatent la richesse de leur expérience de vie. C'est un peu pour parer à cette lacune que le projet de cette thématique a vu le jour. Il nous reste à espérer qu'il suscitera chez quelque jeune historien ou chez l'historien à la retraite le désir d'approfondir davantage, car le sujet, inépuisable, plonge au plus profond de notre héritage collectif. La nature, la forêt quoi de plus authentiquement bellechassois ?

* L'historien n'est pas devin : ce passage fut écrit avant l'attentat de New-York.

L'exploitation forestière au XIXe siècle : Une époque très fertile, un survol trop court.

Par André Beaudoin

Au XIXe siècle, en attendant la mécanisation, l'exploitation forestière se développe le long des grands cours d'eau. En Bellechasse, nous retiendrons au sud, les rivières Daaquam et Saint-Jean ; à l'est, la rivière du Sud ; et à l'ouest, la rivière Etchemin. « Dans la première moitié du XIXe siècle, l'intensité de l'exploitation forestière et la question frontalière, par le traité de Webster-Ashburton de 1842, favorisent l'expansion du territoire en direction du sud, vers la rivière Saint-Jean et les importantes pinèdes du Maine¹. »

Entreprise typiquement capitaliste, l'exploitation forestière n'a pas véritablement de frontière. Aussi pour les besoins de cet article, allons-nous traiter indifféremment du travailleur de Bellechasse qui gagne sa vie en Bellechasse et du même travailleur qui, un an plus tard, va offrir ses services du côté américain.

« Les archives témoignent d'échanges nombreux entre la Côte-du-Sud et le bassin de la rivière Saint-Jean. Le bois coupé dans la région emprunte les affluents de la rivière, se jette dans celle-ci et est dirigé jusqu'aux moulins de Fort Kent, à Miramichi et ailleurs le long de la rivière,



1926 : Travailleurs forestiers dans l'État du Maine

alors qu'une partie se rend jusqu'au port Saint-Jean. C'est ainsi que parviennent à l'Atlantique des billots coupés sur les bords de la rivière Daaquam, située dans le comté de Bellechasse². »

La drave favorise une certaine spécialisation. Par exemple, il serait illogique qu'un travailleur de Bellechasse accompagne les billots de la région jusqu'à sa destination finale dans le sud du Nouveau-Brunswick. Les travailleurs se relayent la descente. Au cours des années 20, Louis Carrier, originaire de Saint-Magloire, est du nombre de ces travailleurs.

¹ Alain Laberge et autres, *Histoire de la Côte-du-Sud*, p. 243.

² Ibid. Au XIXe siècle, la ville de Saint-Jean est l'un des principaux ports d'exportation de bois équarri vers la Grande-Bretagne et du bois de sciage vers les États-Unis.

Le témoignage de l'abbé Wilfrid Roy, qui écrivit la monographie de Saint-Magloire, en 1925, nous apporte quelques éclaircissements sur l'exploitation forestière dans le sud du comté. Voyons ce que raconte l'abbé Roy au sujet du rang de *Quinze piastres* :

Pendant quelques années, ce rang a porté le nom de *Quinze piastres*. La raison, c'est qu'un citoyen de la Grande Ligne s'aventura un jour d'aller chercher du bois de commerce dans ce domaine forestier dont la coupe du bois avait été vendue aux messieurs Price. Un voisin scrupuleux, jaloux de faire respecter la propriété d'autrui, ou peut-être poussé par quelque mauvais dessein, alla dénoncer ce malencontreux aventurier à qui de droit. Les messieurs Price firent une enquête, prouvèrent la lésion de leurs droits et firent payer quinze piastres à cet audacieux qui avait osé aborder sur la réserve forestière. Le nom de ce rang était trouvé : c'était celui de *Quinze piastres*³.

Wilfrid Roy poursuit son témoignage sur l'exploitation forestière dans le sud du comté. «Le premier commerçant de bois fut M. John Glajer qui en remontant la rivière Saint-Jean avec ses hommes vint couper du pin pour en faire du bois carré. Ils vinrent jusqu'au lac des Vases, où nous voyons encore des vestiges de leurs travaux au bas des chutes de la Nord-Ouest⁴. » Malheureusement, l'abbé Roy n'est pas suffisamment précis. Toutefois, nous allons voir que cette première exploitation eut vraisemblablement lieu vers 1865. L'abbé Roy poursuit :

Le flottage se faisait sur un parcours d'environ trois cents milles. Dans le même temps, un monsieur Knowles descendit du bois sur la rivière de la Loutre, et M. Sydgell utilisa un ruisseau qui porte encore son nom : le ruisseau Sydgell. Ce dernier va se jeter dans la rivière Daaquam. Une trentaine d'années plus tard, vers 1895, messieurs Murray et Gregory, de Saint-Jean, N.-B. achetèrent des limites à bois et firent le flottage jusqu'à Fredericton.

À la mort de monsieur Murray, M. Gregory et sa famille continuèrent le même commerce. C'est pendant cette époque que M. J.-E. Farrell, de Aristook, et M. Henry Baily, de Fredericton, vinrent s'établir dans le canton Panet. Ils y demeurent encore et ont toujours travaillé pour MM. Murray et Gregory⁵.

La construction du Québec Central, en 1915, annonce une exploitation plus intensive encore. Dès 1917, deux commerçants anglophones commencent à acheter des coupes de bois des particuliers et à les exploiter. Mais ils sont supplantés par le légendaire Édouard Lacroix. L'abbé Roy dresse un bilan très positif de cette époque :

Se choisissant M. Edmond Laverdière comme contremaître, il a su exploiter habilement et a dû réaliser de bons profits. Jusqu'à présent, les gens n'ont eu qu'à louer son honnêteté et sa justice. Ne profitant pas de la position favorable où il se trouvait, il a toujours su payer des salaires aussi élevés que dans les régions voisines. Ce fut, croyons-nous, une faveur pour nos gens d'avoir un homme aussi juste, aussi généreux, pour tirer bon parti de leurs forêts⁶.

De 1919 à 1925, Édouard Lacroix verse 648, 000 \$ dans l'économie locale, ce que l'abbé Roy juge un montant considérable. Wilfrid Roy estime par ailleurs à un million les salaires attribuables à l'exploitation forestière sur une période de sept ou huit ans. Cependant, en 1922-

³ Wilfrid Roy, *Saint-Magloire de Bellechasse*, p. 57.

⁴ Ibid., p.199.

⁵ Ibid., p.199.

⁶ Ibid., p.267.

1923, la récession économique pousse plusieurs familles à vendre leur terre et à aller s'installer en ville. Moralisateur, comme il se doit en bon pasteur, l'abbé Roy conclut :

Où donc est allé tout cet argent versé chez ces gens ? Un peu partout, dirai-je. Sur les voitures, sur les outillages de chantier, sur les chevaux, sur les machines agricoles, sur les toilettes et un peu dans les bouteilles. Le bon Dieu bénit rarement ceux qui ne veulent pas sanctifier le dimanche. Si au lieu d'aller assister à la messe lorsqu'on le peut facilement, on se recrée en jouant à l'argent ou en faisant distiller un peu d'alcool, il est rare que ces amusements amènent la prospérité. Les péchés publics sont souvent punis publiquement⁷.

Drave sur la rivière du Sud

Inutile de tenter de réinventer la roue puisqu'un excellent article traitant de la drave sur la rivière du Sud est paru dans *Au fil des ans*, été 1994, sous la plume de Marie Sourek :

Au XIXe siècle, William Price demande et obtient un privilège exclusif de coupe sur les affluents de la rivière du Sud, en particulier sur le bras Nicolas (*Histoire de la Côte-du-Sud*, p. 109). Certes, les Price ne seront pas les seuls à exploiter à profit ces forêts, mais de loin, ils furent l'exploitant le plus important de la région. Un siècle plus tard, la compagnie possède environ 388 km² de terres de coupe.

De la coupe hivernale jusqu'à la récupération du bois flotté, la drave était une succession de manœuvres qui demandait organisation et assiduité. On suppose qu'un télégraphe ou qu'une autre technique de communication était utilisée pour coordonner le déroulement des opérations successives de la drave.

L'hiver à nouveau de retour, les hommes, cultivateurs ou autres s'engageaient pour quelques dollars comme bûcherons sur les chantiers des paroisses «d'en haut» : Saint-Raphaël, Arnagh, Buckland, Notre-Dame-du-Rosaire, Sainte-Euphémie, etc. Autrefois, les camps de fortune, installés par la compagnie pour ses bûcherons et draveurs pouvaient être faits selon l'ancienne technique «pièce sur pièce», calfeutrés avec de la mousse, un plancher de bois rond, des couchettes rembourrées de branches de sapin ou autre : de la mousse avec du papier noir en guise de couverture et enfin, un petit poêle pour compléter l'aménagement intérieur⁷.

La production est estimée selon les sources à deux milles ou trois milles cordes par hiver. Le bois est charroyé et empilé sur les berges de la rivière du Sud et de ses affluents. De petits ruisseaux d'à peine deux ou trois pieds de profondeur servent également à la drave. Le ruisseau qui passe sur la terre à Fortunat Richard en est un exemple. «Sur ces minces filets d'eau, 300 à 400 cordes de bois pouvaient être dravées⁸. »

Un métier dangereux

Les draveurs comptaient parmi les meilleurs hommes, les plus agiles, les plus hardis. Sur la rivière du Sud comme dans l'ensemble du Québec, leurs exploits les font entrer dans la légende :

Toute action d'un draveur demandait de lui une grande prudence et de l'habileté. Au moment de l'ouverture du barrage, des hommes postés sur le pavé de madriers du

⁷ Ibid., p.269.

⁷ *Au fil des ans*, Vol. 6, No 3, été 1994.

⁸ Ibid.

barrage, munis de gaffe, veillaient à ce que les billots entrent correctement dans les passes et non de travers. À chaque méandre important de la rivière, d'autres hommes empêchaient les billots de s'accrocher ou les dégagèrent pour éviter les amoncellements. Ils les repoussaient dans le courant. Ce travail dur et téméraire nécessitait parfois l'emploi de la dynamite, qui n'était pas sans danger pour l'homme qui devait l'installer. Deux équipes de six ou sept draveurs descendaient de chaque côté de la rivière pour dégager tous les billots échoués. Ils étaient parfois obligés de marcher sur le tas pour dégager une pièce maîtresse. Sautant d'un billot à l'autre, le draveur devait être fort agile et posséder beaucoup d'équilibre, car les billots tournaient sur eux-mêmes sous l'impact de l'homme. On appelait cette manœuvre la danse du draveur⁹.

Le barrage de la plage Gagnon

Il faudra trois ans pour construire le barrage. En hiver, les cultivateurs de la région apportent les roches à la hauteur de la maison de Vincent Arbour. Le printemps venu, après avoir mesuré les tas de pierres, les hommes de la compagnie Price les roulaient sur un petit sentier. Les hommes travaillaient dix heures par jour, sept jours par semaine. En eau basse, le fond de la rivière fut gratté et nettoyé à l'endroit choisi. Les caissons furent placés les uns sur les autres, chaque caisson étant préalablement rempli de pierres avant l'ajout du suivant. Enfin, on terminait le tout par la mise en place de la charge d'eau¹⁰.

La rivière Etchemin

Le 12 mars 1919, à Saint-Léon, la rivière Etchemin est le théâtre de l'une des pires tragédies de l'histoire de la rive sud de Québec. Ce jour-là, neuf draveurs se noient lorsque le canot qui les ramène à leur campement se renverse. L'importance de la drave sur la rivière Etchemin se résume aussi dans une anecdote plus gaie. Pour remédier à la baisse des eaux en



Scène bucolique de la rivière Etchemin. Le 12 mars 1919, cependant, le paisible cours d'eau fut le théâtre de l'une des pires tragédies survenues sur la rive sud de Québec.

période de sécheresse, la compagnie Atkinson fit construire un barrage ou ruisseau à l'Eau chaude. En situation de besoin, on ouvrait les dalles et les billots poursuivaient leur descente.

Par une année particulièrement sèche, Henry Atkinson fit chanter une grande messe pour avoir de la pluie. Les averses furent si fortes que les billots, lancés à grande vitesse, défoncèrent

⁹ Ibid.

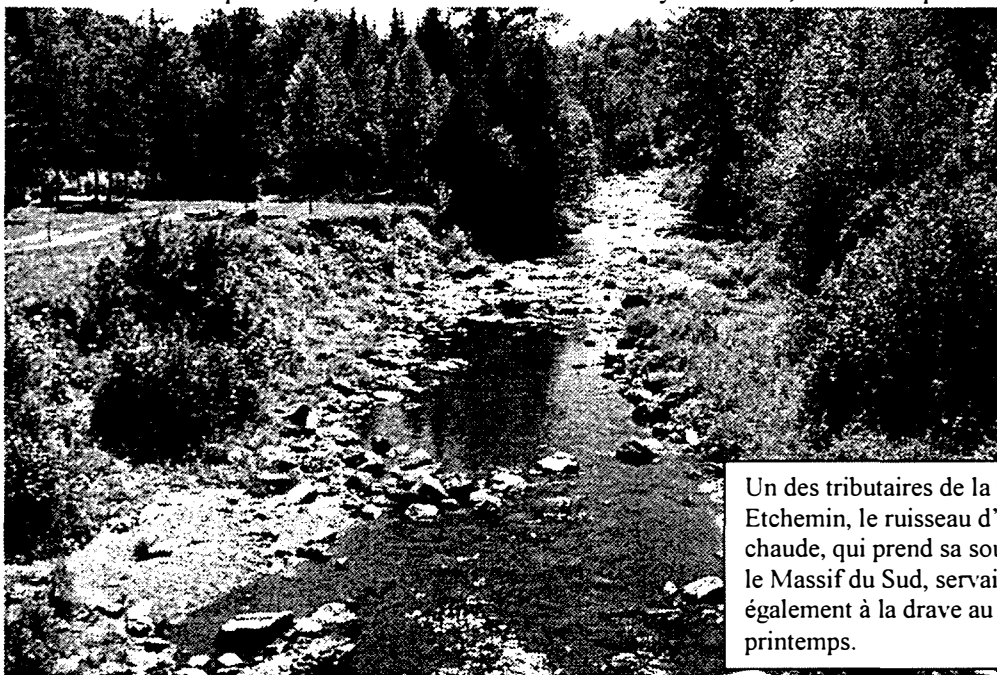
¹⁰ Ibid.

les estacades à Saint-Romuald pour se disperser dans le fleuve Saint-Laurent, ce qui fit dire à l'exploitant : «By God, une petite messe aurait suffi.»

L'exploitation forestière sur la rivière Etchemin est relativement bien documentée. Comme pour les rivières Daaquam et du Sud, elle est étroitement associée à l'entrepreneurship anglophone. Au XIXe siècle s'appuyant sur ses relations privilégiées avec la Grande-Bretagne, de grandes familles capitalistes construisent de véritables petits empires commerciaux. C'est l'âge d'or des John Breakey, William Price et Henry Atkinson. Un contrat passé entre John Breakey et la Couronne, le 7 mars 1878, nous donne une idée de l'étendue des possessions forestières attribuées à ces grandes compagnies. Ce jour-là, l'entrepreneur anglo-saxon obtient le droit de coupe sur une superficie de 452 milles carrés, lesquels couvrent pas moins de huit cantons, dont certains nous sont plus familiers : Tring, Linière, Shenley, Jersey.

Les Atkinson

En 1854, au moment où les pionniers de Saint-Nazaire, de Saint-Malachie et de Saint-Léon s'attaquent résolument au défrichement de nouvelles terres nourricières, les Atkinson obtiennent des droits de coupe sur plusieurs milliers d'acres dans les cantons de Montmagny, Cranbourne, Ware et plus près de nous, dans les cantons de Buckland et de Standon. Henry Atkinson devient propriétaire des moulins de John Caldwell à Saint-Henri et Saint-Romuald, vers 1856. Commerçant de bois prospère, il habite un temps ce qui deviendra par la suite la résidence du lieutenant-gouverneur du Québec à Sillery : Spencer-Wood (Bois-de-Coulonge). Les moulins Atkinson de la rive sud passent, vers 1862 aux mains d'Henry Atkinson, neveu du précédent.



Un des tributaires de la rivière Etchemin, le ruisseau d'Eau chaude, qui prend sa source dans le Massif du Sud, servait également à la drave au printemps.

Le deuxième Henry dirigera la compagnie jusqu'à sa mort, le 21 mai 1906. Le bois coupé était transporté par flottage au printemps, principalement au mois de mai. À Sainte-Sabine, la drave durait entre quinze et dix-huit jours et rapportait aux travailleurs vingt-cinq à trente dollars par saison. Pour faciliter la descente vers le Saint-Laurent, il était d'usage d'ouvrir les vannes des barrages. Les opérations de la scierie Atkinson de Saint-Romuald cessèrent en 1938.

Le monopole qu'exercent à cette époque les Atkinson sur nos boisés aura une importance considérable sur le développement économique de la région. Les intérêts financiers de ces grands propriétaires fonciers se heurteront parfois à ceux des pionniers.

Au point de vue matériel, la jeune paroisse (Saint-Nazaire) ne peut pas se développer parce que ses limites sont trop restreintes, la compagnie Atkinson possédant presque toutes les terres du cinquième et du sixième rang. Si un jour cette compagnie, grâce au nouveau chemin de fer Transcontinental fait la coupe du bois dans le cinquième et sixième rang, alors de nouvelles terres s'ouvriront et la paroisse de Saint-Nazaire deviendra importante et n'aura rien à envier aux autres paroisses ¹¹.

Les opérations forestières de la compagnie constituaient parfois aussi un danger pour l'environnement. C'est ainsi qu'à Lac-Étchemin le pouvoir des Atkinson était tel que les industriels anglophones avaient acquis des droits leur permettant d'élever ou d'abaisser le niveau de l'eau jusqu'à dix pieds. On imagine facilement les problèmes lors des crues printanières. Cette situation perdura jusqu'en 1900.

Pendant des décennies, le développement de plusieurs municipalités du sud du comté sera tributaire des projets d'exploitation de ces grands propriétaires. La hache du bûcheron précèdera souvent celle du défricheur. Les deux activités économiques se rencontreront, se chevaucheront, se nuiront, mais se compléteront également. Bref, du strict point de vue économique, le bilan de l'exploitation forestière reste à établir. Pour ce qui est des séquelles environnementales, notre époque est en bien mauvaise posture pour juger objectivement la précédente.

Lecture complémentaire

La monographie de paroisse de Saint-Nazaire qui paraîtra l'été prochain consacrera plus de vingt pages au thème de la forêt. Pour ceux que le sujet intéresse, et beaucoup plus encore. Une histoire originale et fascinante. En pré-vente : 50 \$.

Mots codés

Réponses de la parution du printemps 2001

1. Fut député de Bellechasse. Un instant ! **Gabriel Loubier**
2. Famille nombreuse en Bellechasse. **Bélanger**
3. Curé de Sainte-Sabine en 1917. (*Au fil des ans*, vol. 12, no 2.) **Pamphile Legendre**
4. Originaire de Saint-Camille, donna son nom à une chaîne de restaurants québécois. **Marie-Antoinette Goulet**
5. Prénom de l'ancêtre des Beaudoin de Bellechasse. **Jacques**
6. Prénom de l'épouse d'Augustin-Norbert Morin. (*Au fil des ans*, vol. 12, no 2) **Adèle**
7. Journaliste à Radio-Canada, natif de Sainte-Justine. Il a aussi résidé à Beaumont. **Michel Morin**
8. Il a été membre du conseil d'administration de la SHB et maire. **André Goulet**
9. Légendaire. **Roche du diable**
10. Donna son nom à un village de Bellechasse. **Louis-Nazaire Bégin**

¹¹ Jules-Adrien Kirouac, *Histoire de Saint-Malachie*, p.182.

La mort de Joson

Les draveurs étaient d'une race à part, ils avaient leur noblesse. Aussi, il ne faut pas s'étonner que sur cette photo, ils portent la cravate. Mais comme le rappelle ce texte classique de la littérature québécoise, leur destin était trop souvent tragique.



Une clameur s'éleva ! Tous les hommes et toutes les gaffes se figèrent, immobiles... Ainsi les longues quenouilles sèches avant le frisson glacé de l'automne. Joson n'avait pu sauter à temps : il était emporté sur la queue de l'embâcle ! Menaud se leva. Devant lui hurla soudain la rivière en bête qui veut tuer. L'enfant s'agrippait, plongeait, remontait dans le culbutis des billes. Puis, il disparut dans les gueules de l'eau. Menaud fit quelques pas en arrière et, comme un bœuf qu'on assomme, s'écroura, le visage dans le noir des mousses. Alexis, lui, s'était précipité dans le remous. Il se mit à tâtonner à travers les longues écorces, à battre de ses bras fraternels vers des formes étranges qui semblaient des signes de Joson. Et quand l'eau lui gelait le cœur, il remontait respirer, puis, replongeait encore dans la fosse parmi les lindeuls de l'ombre. Non ! personne autre que lui n'aurait fait cela ; car, c'était terrible ! terrible ! Mais d'épuisement, il dut

bientôt saisir la gaffe qu'on lui tendait. Les yeux fous, les lèvres blanches, les bras vides, il courut vers les tentes et se roula dans son chagrin.

Alors, arriva Menaud, pareil à un homme ivre. Les bras tendus, il s'appuyait aux arbres, il levait haut les pieds comme ceux qui tombent de la clarté dans les ténèbres. Il regardait les mailles du courant, prit une gaffe, fit ancrer sa barque au bord du remous, et se mit à sonder, manœuvrant le crochet de fer avec tendresse. Depuis deux heures maintenant qu'il fouillait, seul, ne voulant de personne, par crainte qu'on ne meurtrît sa chair, au fond.

Il avait la bouche écarquillée, les cheveux collés aux tempes, tous les muscles emmaillés par le gonflement des veines, comme un homme qui lutte contre son enlèvement.

Par intervalles, tandis que la rivière emportait là-bas l'espoir de retrouver son fils, il exhalait une plainte sourde à laquelle répondait le bruit du fer sur les cailloux raclés. Déjà, le soir commençait à jeter ses ombres. Menaud entra dans une terreur d'agonie. Il était à genoux, il regardait parfois le ciel, et suppliait qu'il eût, au moins, le cadavre de son fils pour l'enterrer près de sa mère, sous le bouleau dont l'écorce murmure comme une prière. Les dernières ténèbres de la nuit allaient tomber, lorsqu'il sentit au fond quelque chose qui venait. Il tira lentement sa gaffe. Du noir, émergea Joson, sa pauvre tête molle et ballante. On rama vers la berge, en hâte, car le frisson avait gagné le cœur des hommes. À la poupe gisait Menaud, rabattu sur sa capture, et le visage appuyé sur celui de son enfant. Dès qu'il sentit toucher la barque, il prit le cadavre dans ses bras, et, comme un personnage d'une descente de croix, monta vers sa tente parmi les suaires de brumes. **Mgr Félix-Antoine Savard, *Menaud, maître-draveur*, texte suggéré par Charles-Henri Bélanger.**

J.-Aimé Bélanger, entrepreneur de Buckland
Par Charles-Henri Bélanger

J.-Aimé Bélanger de Buckland a été en affaires pendant cinquante ans. Sa vie

d'entrepreneur s'est déroulée en deux volets. Au cours du premier volet, de 1943 à 1970 environ, il fut entrepreneur de chantiers de coupe de bois aux quatre coins de la province de Québec et même en Ontario et dans le Maine. Ensuite, de 1970 environ, à la prise de sa retraite en 1993, encore en tant qu'entrepreneur, il fut surtout à l'œuvre dans Bellechasse et Montmagny. Ce deuxième volet a été caractérisé par la diversification, la mécanisation, l'utilisation de technologies de pointe.

Compte tenu de l'espace dont on dispose, on ne peut faire mieux que de présenter brièvement le premier volet de sa vie en tant qu'entrepreneur de chantiers de coupes de bois, après avoir signalé trop brièvement certaines caractéristiques de la famille dans laquelle il a vécu son enfance et les premières années de son adolescence.

J.-Aimé est l'aîné d'une famille de 17 enfants dont 16 vivent encore. Il a passé son enfance sur une des plus belles fermes de Buckland, cultivée par sa lignée depuis quatre générations. Cette ferme de Buckland, son père Armand Bélanger la vendit et en acheta une autre qu'il jugeait plus avantageuse, à Honfleur. Par malheur, le père de J.-Aimé, même s'il était naturellement robuste, attrapa une pleurésie qui, mal soignée, l'emporta après une semaine seulement. Il n'avait que cinquante-deux ans et sa femme, Albertine Morin, était enceinte de son dix-septième enfant. Armand, le plus jeune, est né après le décès de son père. Albertine Morin vécut quand même jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, après s'être bien débrouillée avec sa très nombreuse famille. Il faut le souligner, la réussite d'Albertine Morin ne s'est pas réalisée sans l'implication des enfants, surtout des aînés de la famille.



Famille d'Armand Bélanger et d'Albertine Morin-Bélanger

1^{re} rangée : Gertrude, Hélène, Marthe, Albertine Morin-Bélanger, Colette, Marie-Claire, Marguerite, Monique

2^e rangée : Jean-Guy, Jacques, J.-Aimé, Gérard, Armand, Louis-Philippe, Julien, Paul-Eugène, Hervé. Maurice, le 2^e des garçons est décédé dans la vingtaine.

J.-Aimé va travailler à l'extérieur

À seize ans, J.-Aimé veut aller dans le bois, aller bûcher. Son père le trouve un peu jeune et, en plus, il aurait bien besoin de lui sur la grande ferme familiale. J.-Aimé est un passionné du bois, de la forêt, il rêve déjà de devenir entrepreneur de coupes de bois. Son père finit par consentir à le laisser partir pour quelques mois vu qu'il sera accompagné d'un homme dans la trentaine, bien connu de la famille Bélanger. Pensant à tous ses frères plus jeunes que lui, J.-Aimé s'est probablement dit que la relève était là, abondante. À seize ans, il part bûcher en Abitibi, il est pratiquement 9 mois sans revenir à la maison. Il gagne 1,50 \$ par jour. À dix-sept ans, il fait de même.

À dix-huit ans, le goût lui vient de partir à son compte. Il désire élargir son expérience. Il veut faire du charroyage de bois. Il dispose d'un jeune cheval élevé sur la ferme familiale de Buckland. Un cultivateur, dans les rangs, en a un à vendre au prix de 40 \$. J.-Aimé est bien prêt à l'acheter, mais il n'a pas de quoi le payer, ce cheval. Le cultivateur accepte d'être payé à la fin de l'hiver. Mais avec seulement deux chevaux «tout nus», comme dit J.-Aimé, que peut-il faire ? Il va voir un forgeron du coin qui accepte de lui fabriquer deux bonnes grosses sleighs doubles, des sleighs dont les lisses ont six pouces de large et ferrées en trois pouces ; des sleighs qui, selon J.-Aimé, pourront passer partout avec un double chargement.

J.-Aimé n'a toujours pas les moyens de les payer, ces sleighs, mais le forgeron lui fait à son tour confiance, accepte d'être payé une fois réalisés deux contrats de charroyage le même hiver. On continuera comme ça à lui prêter, à lui faire confiance, sans trop se soucier de sa solvabilité. On se dit : « Il est l'aîné d'une famille de 17 enfants, sa mère est veuve, il est travailleur et honnête, il respecte ses engagements, il fait ses versements, on ne peut lui en demander davantage. »

Au Lac Saint-Jean

Au cours de l'été suivant, J.-Aimé entend dire qu'au Lac Saint-Jean, les Price sont à la recherche d'entrepreneurs pour des coupes de bois. Il s'y rend avec la ferme intention d'obtenir un contrat. Il n'a que 19 ans. On le trouve beaucoup trop jeune, on lui dit qu'il manque d'expérience pour diriger convenablement une cinquantaine d'hommes sur un chantier. Mais J.-Aimé insiste, on finit par lui dire qu'on consentirait peut-être à lui accorder un contrat, s'il était accompagné d'un contremaître qui aurait fait ses preuves.

J.-Aimé demande donc qu'on lui fasse des suggestions. On lui donne le nom d'un de ces contremaîtres. On lui dit que c'est un homme parfois porté à prendre un coup un peu fort, mais bon contremaître quand même. J.-Aimé connaît cet homme qui demeure voisin d'un de ses oncles. J.-Aimé le rejoint, celui-ci accepte de faire équipe. J.-Aimé est bien vite de retour au Lac Saint-Jean.

En le voyant de nouveau, on lui dit : « Tu es tenace le petit Bélanger ! » Les contrats sont signés. À la fin de sa première saison en tant qu'entrepreneur «jobber», après avoir embauché une cinquantaine d'hommes et acheté une vingtaine de chevaux, J.-Aimé aura récolté, pour les Price, 11 000 cordes de bois. L'année suivante, ce fut Stoneham avec 50 à 75 hommes.

À Sainte-Anne-de-Beaupré

De 1948 à 1954, ses droits de coupe, J.-Aimé les obtiendra du Séminaire de Québec. Il fera chantier sur les hauteurs, derrière Sainte-Anne-de-Beaupré. Pour s'y rendre, il doit passer par Château-Richer, avancer direction nord-est vers Saint-Achillée. Passé le canton de Saint-Achillée, c'est la forêt, les terres à bois du Séminaire de Québec, les terres à bûcher.

L'installation du chantier

C'était toujours un peu le même scénario. On s'amenait en plein bois avec cinq à huit hommes et un cheval qu'on plaçait en attente attaché à un arbre.

On essayait d'abord de choisir le meilleur emplacement pour la construction des bâtisses : une petite élévation, un terrain assez solide et pas trop accidenté, à l'abri des crues printanières, des inondations, avec une source d'eau potable pas trop loin, etc. L'eau, pour les besoins du campement, on ira la chercher avec un cheval et un tonneau.

On décidait que là, ce serait le bureau avec assez d'espace pour un petit magasin général ; que pas loin à côté, ce serait la cuisine avec la salle à dîner et les espaces aménagés pour entreposer les réserves de nourriture. Juste en face, ce serait le logement des hommes. La préférence de J.-Aimé, il semble bien, allait à une série de bâtisses dont chacune pouvait loger tout au plus une vingtaine d'hommes.

Il fallait aussi bâtir l'étable, suffisamment d'espace pour loger environ 60 chevaux et entreposer le foin et l'avoine et les harnais. Une année, exceptionnellement, il est arrivé qu'il ait 80 chevaux. Fallait aussi une boutique de forge. J.-Aimé avait toujours un ou deux forgerons. En plus de ferrer les chevaux, ceux-ci réparaient les harnais, les outils, fabriquaient même des sleighs. Un bon forgeron était un peu de tous les métiers, rendait nombre de services.

Les bâtiments étaient faits de résineux en bois rond. Au cours des premières années, on prélevait d'abord sur place la mousse, le lichen qu'on utilisait comme calfeutrage. Ensuite, on a acheté le matériel isolant.

Le chantier sur les terres à bois du Séminaire de Québec a eu ceci de particulier qu'il était aménagé à deux endroits en même temps. Environ cent soixante-quinze hommes au total pour les deux sites. Le deuxième site n'avait pas plus d'une quarantaine d'hommes qui recevaient plusieurs services du camp principal.

L'épouse de J.-Aimé, Pauline Carrier, suite à leur mariage en 1951, est allée vivre au camp jusqu'à ce que les plus âgés des enfants soient d'âge scolaire. Elle ne faisait pas la cuisine, mais il lui est arrivé à l'occasion de remplacer un assistant cuisinier absent. On imagine que, de temps à autre, Pauline devait jeter un coup d'œil à l'administration.

Dans les chantiers, les mêmes bâtiments duraient ordinairement tout le temps de passage d'un même entrepreneur. Toutefois, sur les hauteurs de Sainte-Anne, plusieurs bâtisses en bois rond, parmi celles qui logeaient les hommes, n'ont pas servi plus que deux ou trois ans. Elles ont été remplacées par d'autres constructions en bois d'œuvre, d'allure plus moderne. Chacune de celles-ci logeait environ une vingtaine d'hommes.

L'embauche des bûcherons

Dans le temps, on n'avait pas les bûcherons de métier que créera la mécanisation. La plupart d'entre eux étaient des cultivateurs et des fils de cultivateurs qui bûchaient ou charroyaient deux ou trois mois par année pour se procurer un revenu d'appoint.

Certains s'amenaiement en tenue de ville

Ces hommes arrivaient d'un peu partout, ils avaient entendu dire que J.-Aimé Bélanger engageait. Quelques-uns d'entre eux étaient des habitués : « Je pouvais m'y fier, je m'en servais pour guider ceux qui avaient moins d'expérience. Il y avait roulement. Il est arrivé certaines années que je passe jusqu'à 1000 hommes pour en avoir suffisamment pendant environ onze mois, pour le bûchage et le charroyage. Certains s'amenaiement en tenue de ville. Je leur disais : " Veux-tu bûcher ou pas ? " Je les habillais : bottes, chemises, mitaines, casques, etc. Il m'est arrivé de perdre de l'argent avec certains qui quittaient avant d'avoir suffisamment travaillé pour payer ce qu'ils me devaient. »

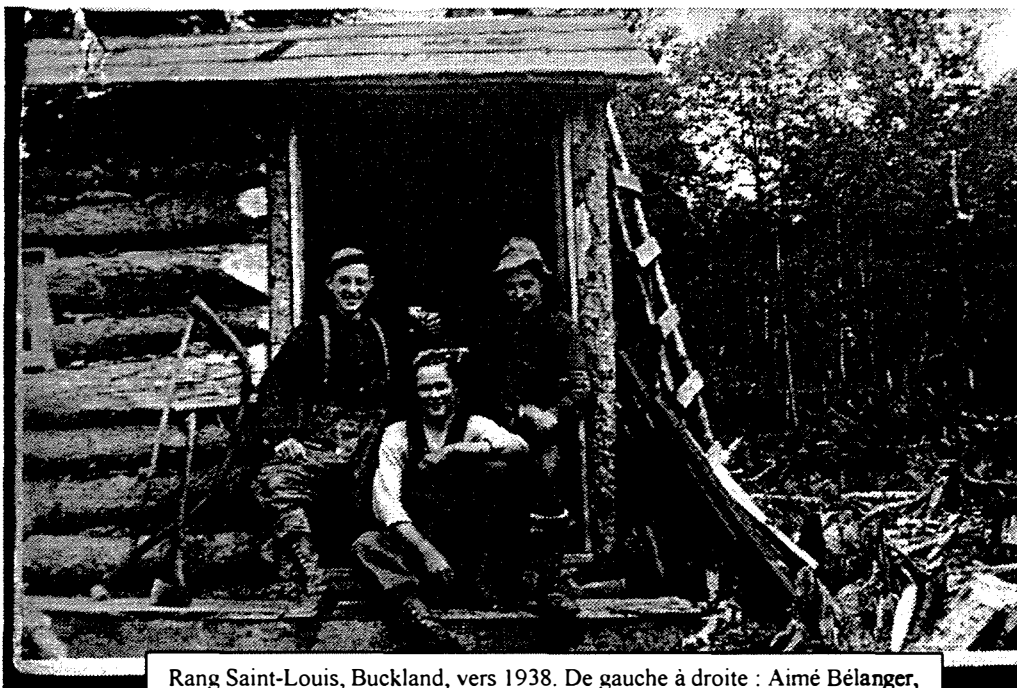
Le bûchage

Après l'installation du camp, c'était le bûchage qui commençait au début de septembre et durait jusqu'en décembre, environ une centaine de jours, jusqu'à l'arrivée de la neige et des grandes gelées qui rendaient possible le charroyage. On bûchait d'abord, on charroyait ensuite. Le bûcheron cordait son bois pour rendre possible le travail du mesureur et aussi pour être payé. Les hommes étaient payés à la corde et bûchaient en moyenne deux cordes et demie par jour. Notons que le mesureur logeait ordinairement dans le camp avec les bûcherons, parfois dans une petite bâtisse qui lui était réservée en exclusivité.

Le charroyage

- Le bûchage terminé, c'était le charroyage qui se faisait souvent en trois temps :
- le halage depuis le lieu de bûchage jusqu'aux chemins de sortie ;
 - le charroyage sous forme de gros chargements sur surfaces glacées depuis les chemins de sortie jusqu'au site de chargement des camions ;
 - le transport par camions depuis ce site de chargement jusqu'au moulin à papier ou au moulin à scie. Les deux premiers parcours se faisaient sur sol gelé et enneigé. Le troisième, par camion, était effectué en bonne partie après la fonte des neiges.

Pour la deuxième étape, les chargements paraissaient énormes. Durant la nuit, on avait pris soin de glacer le chemin avec un tonneau rempli d'eau. On retirait autant de goupilles qu'il le fallait pour que l'eau se répande bien, comme s'il s'était agi d'une patinoire.



Rang Saint-Louis, Buckland, vers 1938. De gauche à droite : Aimé Bélanger, un type originaire d'Abitibi, Paul-Émile Morissette de Buckland

Il fallait que tout le bois bûché se rende au moulin. L'entrepreneur était pénalisé pour chacune des billes, chacun des billots oubliés dans le bois. En janvier, février et mars, on allait chercher dans le bois les billes que le bûcheron avait cordées de septembre à décembre. Au cours d'un hiver exceptionnellement neigeux, quatre à cinq pieds de neige à la fin de janvier, il est arrivé que de nombreuses cordes disparaissent complètement sous la neige. Il avait fallu lancer à

leur recherche plus d'une vingtaine de pelleteurs, ce qui, on peut l'imaginer, ne dut pas être trop bon pour les recettes de l'année.

Les chevaux

Jusqu'à 60 à 65 en même temps. « Quand j'en avais besoin, il me suffisait de me rendre chez Labrie, à Saint-Louis-de-Pintendre. D'une année à l'autre, je gardais les meilleurs, une trentaine, que je distribuais chez les cultivateurs qui me les préparaient pour la saison suivante en les utilisant pour le travail sur leur ferme. J'allais les chercher au fur et à mesure que j'en avais besoin. Les moins bons, je les retournais chez Labrie. Ce commerçant était bien accommodant, je pouvais obtenir de lui autant de chevaux que j'en voulais, au fur et à mesure que j'en avais besoin. La plupart de ces chevaux, importés de l'Ouest, étaient au moins partiellement domptés. »

À Sainte-Anne, le terrain était accidenté, on était dans les montagnes. On pouvait perdre deux ou trois chevaux par hiver, des bons chevaux. Pour risquer les descentes les plus raides, il fallait absolument placer des collets autour des lisses et parfois même se servir d'un câble. On attachait un bout de ce câble à l'arrière des sleighs, on l'enroulait autour d'une souche en guise de frein qu'un homme pouvait contrôler pour éviter qu'un cheval aille périr projeté contre un arbre, une souche ou un obstacle quelconque sous la poussée de son chargement. C'est malheureusement ce qui se produisait deux ou trois fois par année quand, avant d'entamer une descente, le conducteur avait sous-estimé les besoins en freinage.

À certains endroits, les pentes étaient telles qu'il n'était pas question d'utiliser un cheval. On projetait les billes ou les billots au bas des escarpements au moyen de glissoires, ou bien on les laissait tout naturellement glisser au bas des pentes les plus à pic.

La vie au camp

Éveil à six heures. Après le déjeuner, les hommes s'apportaient une collation qu'ils prenaient vers les neuf heures. Si c'était possible pour eux de revenir au camp en dedans d'un quart d'heure, le dîner se prenait au camp. Sinon, les hommes apportaient leur dîner sur les lieux du bûchage. Chaque matin, J.-Aimé mettait ses hommes au travail. Il leur indiquait à quelle section s'attaquer. « Il y avait parmi eux d'excellents bûcherons très expérimentés qui travaillaient pour moi depuis quelques années et auxquels je pouvais me fier pour guider les nouveaux venus. Ces vétérans, ce sont eux que je lançais à l'assaut d'une nouvelle section de forêt. »

« Une fois, mes hommes au travail, deux ou trois fois la semaine, je partais avec mon camion, j'allais faire les commissions. Mes chantiers ont rarement été loin des services, loin d'une ville plus ou moins importante. Je revenais avec un camion chargé de tout ce qui était nécessaire à la bonne marche du chantier. De tout ce chargement, la nourriture occupait beaucoup d'espace. J'achetais en quantité des sacs de cent livres de farine et de sucre, des quartiers de viande, des sacs de légumes, etc. Avec environ cent soixante-quinze hommes occupés à bûcher, on comprendra que devait être imposant le contenu des chaudrons. »

En novembre et décembre, la clarté arrive tard et part tôt, les journées sont courtes. Il faisait noir à l'extérieur au moment du lever et durant la déjeuner ; c'est même dans la demi-obscurité que les hommes cheminaient, souvent plus de trente minutes, vers les espaces à bûcher. L'arrivée de la clarté coïncidait plus ou moins avec l'arrivée des hommes près des arbres à abattre. En fin d'après-midi, les hommes cordaient les dernières billes coupées avant d'entreprendre, dans la brunante, le trop long retour au camp. Les hommes commençaient par couper les arbres situés près du camp mais, avec le temps, on s'éloignait de plus en plus de ce camp, si bien qu'au bout de quelques mois ou de quelques années, le bûcheron devait s'imposer matin et soir une longue marche pour aller à son travail et en revenir. Le souper était servi aux alentours de six heures. « J'avais une génératrice pour l'éclairage de nos installations. Mes

hommes prenaient Séraphin à la télévision. Durant la soirée, certains en profitaient pour aiguiser leurs outils. Chacun était responsable de l'aiguisage «l'affûtage» de ses outils. Il les aiguisait lui-même ou les faisait aiguiser par d'autres. J'avais aussi un homme de service. C'est lui qui s'occupait de fournir aux cuisiniers le bois et l'eau dont ils avaient besoin. Il chauffait les bâtisses et faisait du ménage, mettait de l'ordre un peu partout. »

Les cuisiniers

« Pratiquement tous les aliments étaient cuisinés au camp, y compris le pain, les pâtisseries, les desserts. J'ai eu de bons cuisiniers qui aimaient leur métier. Quelques-uns d'entre eux ont fait carrière en hôtellerie après être passés dans mes chantiers. Une famille, entre autres, les Jolin de Saint-Luc, au nombre de sept, ont cuisiné dans mes chantiers. Cinq d'entre eux ont eu des hôtels. L'auberge du Lac-Étchemin a appartenu à l'un d'entre eux. »

L'administration

« Sauf pendant deux ou trois années, j'ai tout administré sans contremaître, sans secrétaire ni comptable. Le soir, à partir de huit heures environ, j'étais dans mon bureau. Fallait prévoir les commandes nombreuses et diversifiées, penser aux créanciers, calculer le travail et le temps des hommes en vue de la paye, planifier les tâches du lendemain, etc. Dans le temps, je ne dormais pas plus de trois à quatre heures par nuit. Aujourd'hui, quand je pense à ça, je me demande comment j'ai pu résister, comment j'ai pu m'en sortir. Mais j'aimais ça, j'étais heureux. »

Avant de quitter

Avant de quitter définitivement un chantier, on devait démolir tous les bâtiments. Le bois rond était récupéré, on en faisait de la «pitoune» qui était absorbée par un moulin à papier. Une bille sèche peut faire du papier, à la condition que son bois soit sain.

La récolte

Notons que ce sont les hommes de J.-Aimé qui ont bûché le mont Sainte-Anne, le centre de ski alpin. Au cours d'une seule année, J.-Aimé a récolté jusqu'à 30 000 cordes sur les terres à bois du séminaire de Québec. Tout ce bois était transporté par ses camions, au moulin de Beupré.

Le moulin à fuseaux

À Sainte-Anne, J.-Aimé a aussi bâti un moulin dont il se servait pour fabriquer des fuseaux : pattes de meubles, barreaux de chaises, poteaux de balustrades de galeries, poteaux de rampes d'escaliers, etc., avec le bois de bouleaux blancs. Une trentaine d'hommes travaillaient à ce moulin. J.-Aimé a fait pratiquement le tour de la province. À chaque endroit, c'était plus ou moins la même façon de procéder.

Après Sainte-Anne, ce fut La Tuque, pendant un an, au lac à Beauce, où il a récolté de gros billots, avec environ 175 hommes. Ensuite, ce fut Saint-Raymond avec 125 à 130 hommes où il a dravé sur la rivière Saint-Raymond de Portneuf ; ensuite l'Abitibi, près de Rouyn-Noranda, au lac Beaumont, avec 125 à 150 hommes, le long de la rivière Ottawa. Puis ce fut l'Ontario et le Maine, du côté américain, etc. C'est dire que de 1943 à 1972, pendant 29 ans en tant qu'entrepreneur, J.-Aimé s'est déplacé d'une forêt à l'autre pour recommencer de nouveaux chantiers avec sans cesse le même élan, pour ne pas dire, la même témérité.

Les voyages

Chaque année, après avoir honoré tous ses engagements contractuels, quand le chantier était bien achevé, fermé, J.-Aimé partait en voyage avec sa femme, Pauline Carrier. Une semaine au cours des premières années, quand les enfants étaient tout jeunes ; quinze jours ensuite. Ce fut la France à deux reprises, puis l'Italie avec Rome et Venise, puis la Grèce avec Athènes, l'Acropole, les îles grecques ; puis la Yougoslavie avec Medjugorje en Croatie, site impressionnant paraît-il, et tant d'autres lieux qui ont beaucoup à offrir aux visiteurs. Sortes de diversions, de ressourcements, de récompenses. Enrichissement aussi et puis J.-Aimé et Pauline étaient sans doute conscients que nos problèmes, si nous en avons, perdent souvent de leur importance, quand on s'en éloigne un bout de temps.

J.-Aimé paraît en bonne forme pour un homme de soixante-dix-sept ans. Il n'est pas l'image que je me faisais d'un entrepreneur en chantiers de coupes de bois. Au cours de deux rencontres et de quelques appels téléphoniques : pas le moindre juron, pas la moindre parole



France, Christian, Pauline Carrier-Bélanger, Carl, J.-Aimé Bélanger, Sylvie, Marc

méprisante, pas le moindre signe d'agressivité. Il parle tout en douceur, un peu souriant, quasiment sur le ton de la confidentialité. Sans l'arrêt de ses études à onze ans, sans son amour de la forêt, sans Pauline surtout, il aurait fait un bien bon curé.

Il faut ajouter trop brièvement que J.-Aimé et Pauline semblent vivre une retraite heureuse. Ils voient progresser leur entreprise sous la gouverne de Christian et Marc, deux de leurs fils. Leurs cinq enfants, les conjoints de leurs enfants, leurs quatorze petits-enfants sont pour J.-Aimé et Pauline, de toute évidence, une bien grande source de bonheur.

Sources

1. J.-Aimé Bélanger et Pauline Carrier-Bélanger.
2. Savard, Thérèse, *l'ocabulaire de la mécanisation forestière*, collection de l'Office de la langue française, Les publications du Québec.
3. Pomerleau, Jeanne, *Bûcherons, raftmen et draveurs, 1850 - 1960* Éditions J.-C. Dupont, 2 700, rue Mont-Joli, Sainte-Foy, Québec, G1V 1C8 Dépôt légal : 1997 Tél. : 418-659-1321 télécopieur : 418-658-7177, p785b, exemplaire A.
4. Lafleur, N. *La drave*, travaux forestiers, recherches ethnographiques, éditions du Grand rang, Dépôt légal, mai 1995, 634.98097, 14451, L164d, exemplaire A.
5. Robidoux, Léon A., *Le vieux prince*, Collection historique Guérin littérature. Dépôt légal, 1988, 634.98209714, R654v, exemplaire A.
6. Lynda Dionne et Georges Pelletier. *Des forêts et des hommes, 1880-1982*. Photographies du Québec. Les Archives nationales du Québec et les Publications du Québec, Québec, 1997, 183 pages.
7. Rouillard Eugène, *La colonisation, Dorchester, Bellechasse, Montmagny, l'Islet, Kamouraska*, sous la direction de l'honorable A. Turgeon Commissaire de la colonisation et des mines, 1901.
8. Laflamme Jeanne-d'Arc, 6^e enfant d'Hector Arbour, entrepreneur de chantiers de coupes de bois et de drave. Jeanne D'Arc a épousé le cadet des fils d'Auguste Laflamme, propriétaire du moulin à scie du Grand-Sault.

Hector Arbour, entrepreneur de Saint-Raphaël

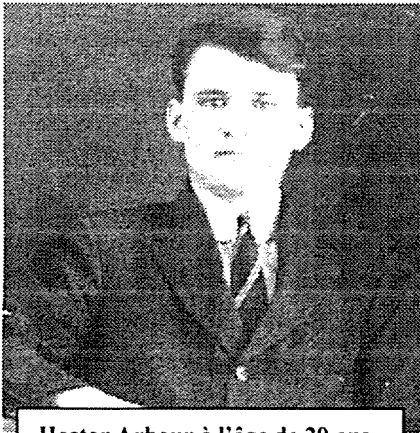
Par Jeanne-D'Arc Arbour-Laflamme

Hector Arbour est issu d'une famille modeste dont le père, Michel Arbour, est un des pionniers du rang Le Gravier de Saint-Raphaël. Né à la fin du dix-neuvième siècle, en

1896, il est le troisième d'une famille de treize enfants. On imagine à peine combien était précaire la vie de ces familles nombreuses à l'époque des défricheurs.

L'automne venu, Michel Arbour devait aller travailler dans les chantiers du Maine, pour la compagnie Price, afin d'ajouter aux revenus insuffisants tirés de son petit lopin de terre. À quinze ans seulement, son fils Hector l'accompagne. Très tôt, celui-ci sera initié aux rudiments du travail en forêt : bûchage, ébranchage, charroyage, voire la drave.

À choisir entre les travaux de la ferme d'antan où c'était très ardu et peu rémunérateur et ceux d'«homme de bois», Hector préfère, et de loin, le travail dans le bois, à tel point qu'il rêve au jour où il sera son propre «boss». La forêt devient son milieu de vie, tout comme la mer pour



Hector Arbour à l'âge de 29 ans

les marins. Hector, surnommé Ti-Bé, parcourt les chantiers pour y travailler comme bûcheron à Armagh et à Barraute, en Abitibi. Confiant en son expérience de la forêt, Hector sollicite un premier contrat qu'il obtient à 28 ans, de Frank Burn, surintendant des Price, à Barraute. Il s'occupera de la coupe du bois de papier, et du charroyage, l'hiver venu. L'été suivant, un nouveau contrat s'ajoutera, l'écorçage de «pitounes», au temps de la sève.

Contrat en main, il doit passer à l'action et songer, dès septembre, à l'embauche d'hommes expérimentés, pour :

- tracer le chemin d'accès dans la forêt,
- construire des camps pour le personnel,
- s'occuper de l'achat et du transport des provisions pour une centaine d'hommes.

Plus tard, il devra diriger ses employés durant la coupe et le charroyage du bois. Tous ces travaux s'effectueront de septembre à avril. Il faut ajouter mai, juin et juillet, s'il y a période d'écorçage de pitoune.

Hector passe deux ans là, à Barraute, sans sa femme, sans sa famille. Après deux ans d'exil, loin des siens, il s'ennuie. Elmina, avec ses huit enfants, monte le rejoindre par train, à Barraute, en Abitibi.

Hector achète une maison dans le village, engage une excellente gardienne de Saint-Raphaël, Mme Napoléon Mercier, pour s'occuper de la famille. Les trois garçons les plus âgés sont pensionnaires au couvent de Barraute. Les trois suivants fréquentent l'école primaire et sont gardés avec les deux derniers tandis qu'Elmina se rend au chantier, à huit milles dans la forêt.

Hector «contracte» encore pendant deux ans et décide de revenir dans sa place natale, Saint-Raphaël.

La Cie Price Brothers devient son employeur, et il opère à Armagh, paroisse voisine, et ce, durant huit ans. Puis Collin Lumber, qui succède à la Cie Price, devient le nouveau patron d'Hector, pour quinze ans, et toujours dans Bellechasse. On récolte là les billots de bois franc et les billots de bois de papier.

La forêt recule d'une année à l'autre et les camps sont reconstruits tous les deux ans. Cependant, le maître chemin demeure toujours l'unique voie de circulation et sera seulement prolongé jusqu'aux nouveaux campements. Quel que soit le site du «chantier», sitôt la «fête du travail» passée, c'est septembre avec son rituel bien établi chez les Arbours. Rituel empreint de départs :

- départ des enfants d'âge scolaire pour l'école primaire,
- départ de ceux qui fréquentent l'école du village pour parfaire leur secondaire,
- départ de celui ou de celle, selon l'âge, qui ira au pensionnat, en quête d'un diplôme,
- départ d'Hector pour le chantier,
- départ d'Elmina, son épouse, pour le chantier elle aussi. Celle-ci fait la tenue de livres, s'occupe du petit magasin et devient même aide-cuisinière lorsque besoin il y a. Beaucoup plus tard, après la naissance de son 17^e enfant elle sera même cuisinière-chef pendant quinze ans lorsque son mari travaillera pour Collin Lumber.

Que de préparatifs !

Elmina, au cours des semaines précédentes, a vu à la confection des vêtements pour l'entrée de ses enfants à l'école, à l'achat de chaussures, de fournitures scolaires, à la préparation de la valise pour le ou la pensionnaire, en plus de s'occuper des plus jeunes à la maison, plus ou moins conscients de tout ce remue-ménage. Hector, de son côté, est préoccupé par le «bois». Il s'occupe principalement de l'embauche des hommes.

Aucun contrat écrit n'est signé : la confiance règne de part et d'autre. Il rassemble les chevaux laissés en pâturage pour l'été. Au besoin, il en achète d'autres. Il prépare les sleighs, les outils de travail, les harnais, chaînes, etc. Il achète les provisions (nourriture pour les hommes et les chevaux). Il ne faut pas oublier l'huile à lampes.

Revient à Elmina tout ce qui concerne l'organisation de la cuisine et de la literie. Elle sort la batterie de chaudrons, la vaisselle incassable, les ustensiles en quantité suffisante compte tenu du nombre de travailleurs, sans oublier les caisses de couvertures de laine grise préalablement lavées au printemps, à la fin du chantier. Chacun des hommes aura droit à deux couvertures.

Allons-y donc ! nous voilà prêts pour toutes les opérations suivantes!

- Tracé du chemin principal

Hector fait une première exploration du parcours en faisant une entaille, avec sa hache, aux arbres qui seront coupés au ras le sol, par une bonne dizaine d'hommes. Ce chemin aura parfois quatre à cinq milles de longueur et devra être réalisé en fonction du transport des marchandises et du bois. On contourne les rochers, les marais, les pentes abruptes. On se sert parfois de troncs d'arbres pour construire des ponts temporaires, s'il y a un cours d'eau à traverser.

- Érection des campements

Le chemin de sortie terminé, on choisit un emplacement nivelé, à l'abri des grands vents et, à proximité d'une source d'eau. Tous ces bâtiments en «bois rond» sont construits de troncs

de résineux dont le dessus et le dessous sont aplanis à la hache et placés en rangs superposés. La mousse ramassée sur place servira au calfeutrage.

Le plus grand camp, pouvant loger une cinquantaine d'hommes, servira et de salle de séjour et de dortoir avec lits superposés faits de rondins fixés à des poteaux et recouverts de branches de sapin en guise de matelas. Au besoin, on en construira un autre semblable. Vers 1940, les paillasse ont remplacé les branches de sapin dans les «beds».

La «cookerie», vaste bâtiment dont une section sera utilisée pour cuisiner, a l'allure d'une grande cafétéria où s'alignent de longues tables faites de planches rustiques bordées sur toute leur longueur par de longs bancs.

Les cuisiniers peuvent y servir une centaine d'hommes en même temps, puisque les «plats chauds» sont déposés sur les tables avant leur arrivée. Ces hommes logent dans une annexe au camp, construite spécialement pour eux.

L'«office» construit à proximité, qui servira à la fois de bureau et de magasin, sera la demeure du «boss».

Les vivres, les couvertures, les outils, la nourriture pour les chevaux : foin et avoine, tout cela sera entreposé dans un bâtiment construit à cette fin.

L'écurie sera suffisamment spacieuse pour abriter tous les chevaux, même au temps où ils seront le plus nombreux, au temps du charroyage.

La «bécosse», toilette pour les hommes, sorte de petite cabane, sera construite à proximité du grand camp et ne sera pas chauffée. Les conditions de vie des hommes de chantiers de cette époque (1925-45) étaient pénibles au point de dépasser parfois ce qu'on peut imaginer de pire. Ces hommes durent certainement souffrir de l'absence du confort le plus élémentaire. Ce n'est pas avant 1947-1948 que les murs de planches recouverts de papier goudronné ont remplacé les constructions en bois rond.

- Coupe du bois

La saison du bûchage débutera en octobre et se poursuivra jusqu'à la fin janvier. À moins que Dame Nature, avec ses chutes de neige abondantes, décide d'écourter cette période. D'une clarté à l'autre, pas moins d'une centaine d'hommes, munis de haches et de scies, s'attaquent en même temps à la forêt et s'affairent à couper, haler, piler billots et bois de pulpe (pitoune). La semaine de travail est de six jours. Le dimanche, chacun en profite pour affûter sa hache, ou limer son «sciotte».

La saison terminée, la forêt ressemble à un immense champ ravagé par une tornade. Le sol est jonché de branches. Seuls les arbres trop petits pour être abattus sont restés debout. L'air est empreint de l'arôme qui rappelle l'odeur du sapin des Noëls d'antan.

- Le charroyage

Cette dernière opération qui débute en janvier, parfois en alternance avec le bûchage, doit s'effectuer avant le dégel du printemps. Tout ce bois empilé sera chargé sur des doubles-sleighs tirées par des «teams» de chevaux robustes et transporté dans une immense cour située sur le bord d'une rivière ou même d'un gros ruisseau, pour en faire la drave lorsque la débâcle printanière sera terminée, ou encore le long d'une route accessible aux camions qui, l'été venu, le transporteront vers une scierie.

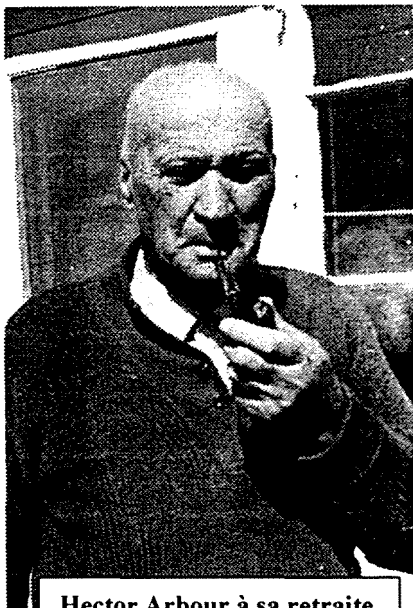
Le chargement requiert le travail d'hommes robustes et forts qui, munis de crochets et de candogs, chargent ces billots sur les sleighs et les attachent solidement avec de grosses chaînes avant le départ. Ça fait penser aux caravanes dans le désert. Les nombreux teams de chevaux, avec leurs chargements, avancent, à la suite les uns des autres, sur un chemin glacé la nuit précédente. Ils se rendent à la grande cour où le bois attendra le temps de la drave.

Toutes ces opérations se font à l'ancienne. La modernisation amènera la scie mécanique, vers 1945. Un grand pas sera franchi. Le travail s'effectuera beaucoup plus vite. La hache et la scie ne seront que peu utilisées. Le nombre de bûcherons diminuera, la durée du temps de coupe sera écourtée.

-L'écorçage

L'écorçage du bois de pulpe (pitoune) s'effectue du quinze mai au quinze août, au temps de la sève. Sitôt les résineux, sapins et épinettes, abattus, coupés en longueurs de quatre pieds, l'écorce est enlevée manuellement, à l'aide d'un planeur, outil à lame muni de deux poignées aux extrémités. Les hommes travaillent sans relâche, dix heures par jour.

Les meilleurs hommes réussissent tout au plus à écorcer une corde et demie, dans leur journée. Leur salaire est de 1,25 \$, en 1937. De ce montant, soixante cents, par jour, sont déduits pour payer leur pension. L'écorçage est pénible : il s'effectue par une température de plus en plus chaude. Les hommes, en plus de supporter trop souvent la chaleur sous un soleil de plomb, sont aussi incommodés par des nuées de mouches noires qu'ils tentent d'éloigner en se frottant avec de l'huile à charbon, de l'huile à lampe. On est loin du temps où on utilisera du «off» ou autres insecticides vendus en magasins.



Hector Arbour à sa retraite

La drave (vers 1930-1935)

La rivière du Sud, cours d'eau assez considérable, qui traverse les terres de Saint-Raphaël et d'Armagh, servait au flottage du bois durant les années trente. Cette rivière était le seul moyen de transport du bois de pulpe, coupé dans les chantiers d'Armagh. Au printemps, en avril, sitôt la débacle (descente de glaces) terminée, tout le bois empilé sur les rives sera jeté à l'eau et la crue se chargera de l'acheminer jusqu'à Montmagny. À trois milles à l'heure, les billes y parcourent environ vingt-cinq milles. Dans une journée, elles vont des hauteurs d'Armagh jusqu'à Montmagny.

À cet endroit, pour empêcher la fuite des billes dans les eaux du fleuve, la Cie Price aura fait construire une «bôme», une estacade, immense barrière formée de billots de bois mous flottants, attachés les uns aux autres avec des chaînes. « Les pitounes », une fois retirées de l'eau, seront chargées sur des bateaux, à destination des moulins de

l'Anglo Pulp à Québec ou bien de Domtar à Donnacona.

Deux écluses appelées communément «dam», barrages, ont été construites dans la rivière ; une première, sur la rivière Noire (laquelle se jette dans la rivière du Sud) en aval du tracel d'Armagh et, une deuxième, à Saint -Raphaël, rang du Gravier. Ces écluses, lorsqu'elles sont fermées, permettent d'élever le niveau de l'eau, au temps du flottage. Le temps venu, les hommes lancent le bois dans le cours d'eau. Pour ce faire, ils attendent toutefois que le niveau de l'eau ne soit pas trop élevé, pour éviter que de nombreuses billes se perdent dans les fonds inondés et sur les rives. Les bûches flottent guidées par des draveurs qui les acheminent jusqu'à la «bôme», l'estacade, à Montmagny. Là, des milliers de billes sont retenues prisonnières, jusqu'à ce qu'elles soient repêchées.

Sans l'intervention de nombreux draveurs expérimentés, ce cheminement serait impossible. Ceux-ci, munis de gaffes ou autres outils, tels le «candog», pic muni d'un crochet double servant à déplacer les billots, suivent parfois, en courant sur le rivage, pour les relancer à

l'eau, les billes échouées sur les rives, accrochées aux arbustes ou aux rochers. Rassembler ces billes, parfois éparpillées comme des moutons sur plusieurs milles de longueur, n'est pas tâche facile, puisque le bois chargé d'eau est très lourd et, souvent, requiert l'intervention de plusieurs hommes à la fois, pour le tirer de fâcheuses positions et le remettre dans le courant. Les hommes travaillent souvent dans la boue et l'eau glacée, jusqu'aux genoux. Certains autres, comme des sentinelles, sont postés aux endroits stratégiques, où le passage est plus étroit et surveillent attentivement la descente pour éviter la formation d'embâcles.

Parfois, malgré une étroite surveillance des lieux, il arrive qu'un amoncellement se forme et barre la rivière. C'est alors que les maîtres-draveurs, chaussés de bottes à clous (pitons posés sous les semelles qui permettent de s'agripper au bois) grimpent sur ces amas, tentent de briser la clef de l'embâcle et ainsi défaire la digue. Et, s'il le faut à tout prix, on utilise la dynamite. C'est un travail périlleux ; on y risque même sa vie. La drave dure de quinze à vingt jours.

Abri et nourriture

On couche dans des tentes montées ici et là sur la berge. Chaque soir, un feu séchera les vêtements détremés. La nourriture préparée au camp utilisé l'hiver comme «cookerie», est transportée chaque jour par un «show-boy» homme de service, qui fait le portage, sacs au dos et chaudières de beans à bout de bras. On sert en partie des fèves au lard, des miches beurrées et des galettes à la mélasse comme dessert. Un feu allumé sur place permettra de réchauffer les plats accompagnés d'un thé chaud. L'eau pour le thé, on l'a puisée à même la rivière avant de la faire bouillir. Depuis 1937, il ne se fait plus de drave sur la rivière du Sud.

Profil d'un draveur du 19^e siècle

La majorité de ces hommes étaient physiquement bien bâtis, forts, résistants à la fatigue, habitués aux durs travaux manuels. Bref, ils étaient «jeunesses», quoi ! ce qui signifie : entraînés comme des athlètes. Il fallait être pourvu d'une endurance physique remarquable pour trimer dur de six heures du matin jusqu'à la brunante, souvent trempés jusqu'aux os. Leurs vêtements n'étaient pas ceux dont ils auraient eu besoin, ceux dont ils seraient vêtus aujourd'hui pour pareille besogne.

Profil d'un «jobber»

Un bon «jobber» devait connaître le bois, de telle sorte qu'il puisse d'un coup d'œil, évaluer la valeur d'un arbre, le nombre de billots qu'on pouvait en tirer et calculer approximativement le nombre de cordes de bois dans un territoire donné. Il devait pouvoir exécuter tous les travaux dans son chantier. Il parlait à ses employés avec autorité, fermeté, mais sans trop de rigueur. Il savait diriger les travaux de coupe et de charroyage du bois. Il devait fournir une alimentation de qualité à son personnel, s'assurer de l'approvisionnement en nourriture et en outillage, veiller au bon entretien des camps, se soucier aussi de maintenir une bonne écurie.

Salaire des hommes

Dans les années trente, au temps de la crise économique, le bûcheron gagnait 1 \$ par jour, logé, nourri. Celui qui travaillait à forfait recevait 0,35 \$ à 0,40 \$ la corde de bois coupé. Si le bois était dense, le très bon bûcheron à forfait pouvait couper jusqu'à quatre cordes par jour. Seuls les cuisiniers étaient mieux rémunérés que les bûcherons puisqu'ils travaillaient sept jours semaine. Ce n'est qu'en 1937, sous le régime de Maurice Duplessis, qu'une loi provinciale fixera le salaire à 1,15 \$ par jour, au moins.

Le travail était rare et la main-d'œuvre abondante à tel point qu'on devait refuser l'embauche à plusieurs travailleurs qui se rendaient au camp à pied, sac au dos, pour se trouver de «l'ouvrage». Se voyant refuser un emploi, plusieurs offraient leurs services à la seule condition d'être nourris et logés. Ils étaient venus des paroisses voisines : Saint-Gervais, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Armagh. On imagine leur déception et on pourrait croire qu'ils enviaient ceux qui avaient un travail pour tout l'hiver.

La majorité du personnel embauché demeurait à Saint-Raphaël. L'expérience et la connaissance du «boss» aidant, les hommes de Saint-Raphaël étaient presque assurés d'être rebauchés l'hiver suivant. Avec le temps, les salaires ont augmenté graduellement. Dans les années 50, on était encore loin des revendications syndicales d'aujourd'hui.

Puis vient le temps où le ministère des Terres et Forêts commence le reboisement, mettant ainsi fin à l'exploitation forestière de certains secteurs. Hector se tourne alors vers les Lagueux Ltée, de Sillery, qui possèdent des lots à bois dans quelques paroisses de Bellechasse, notamment : à Saint-Damien, Saint Philémon, Sainte-Sabine et aussi aux alentours de Québec : au lac Beauport, à Saint-Féréol, à Sainte-Anne-de-Beaupré, etc. Et, ça continue pendant cinq ans.

Conclusion

Au fil des ans, la forêt devient moins dense et s'épuise. Les contrats n'ont plus la même ampleur, la demande pour le bois est moins grande. De plus, à certains endroits, à Sainte-Anne-de-Beaupré, sur les terres du séminaire ; au lac Beauport, où les «boisés» à flanc de montagne aux pentes abruptes sont difficiles d'accès, les coûts d'exploitation diminuent trop les marges de profit.

Au début des années 1950, Hector s'associe à trois de ses fils. En 1959, il décide de prendre sa retraite, croyant une relève assurée. Cependant, avant la signature d'un contrat, il sera toujours disponible pour aller faire sur le site même, l'évaluation des lots à bûcher, en plus de prodiguer ses précieux conseils, fruits de son expérience en forêt.

Quelques jobbers de Bellechasse

Alyre Marceau (Saint-Malachie)
Magella Beaudoin (Saint-Nazaire)
Elzéar Bécharde (Saint-Nazaire)
Édouard Bélanger (Saint-Camille)
Edmond Roy (Lac-Étchemin)
Aimé Bélanger (Buckland)
Adrien Fontaine (Buckland)
Alfred Duchesneau (Armagh)
Jérôme Duchesneau(Armagh)
Louis Goulet (Armagh)
Alfred Roy (Armagh)
Hector Arbour (Saint-Raphaël)
Léonard Boutin (Armagh)
Famille Ménard (Saint-Magloire)
Jean-Marie Vallières (Saint-Léon)
Réal Lamontagne (Saint-Charles)

La vie de chantiers des années 30 à 50 fait maintenant partie de notre folklore. Mais les hommes de bois, forts et énergiques, ont laissé des traces indélébiles dans notre mémoire collective. À l'arrivée de la mécanisation, ces valeureux «gars de bois» s'étaient déjà bâti une réputation d'hommes quasi invincibles.

Enfin, voici en bref une anecdote qui pourrait nous porter à croire que les grands commerçants abusaient des entrepreneurs en coupes de bois. Après avoir reçu son dernier paiement, à la fin d'une année où les profits s'avéraient nettement insuffisants, Hector Arbour dit au représentant de son employeur, Collin Lumber. : « Donnez-moi une poche pour que je quête en retournant chez-nous. » Ce qui lui a valu un rajustement de 450 \$.

Remerciements : Mon père, à titre posthume, ma mère, son assistante de tous les instants. Je tiens aussi à remercier mon frère, Hector Arbour, et Cyprien Lacroix, qui m'ont fait profiter de leur expérience de la forêt. Merci à Doris Arbour pour sa collaboration. Merci finalement à Charles-Henri Bélanger qui a révisé mon texte en plus de me suggérer une documentation utile.

Valeureux bûcherons

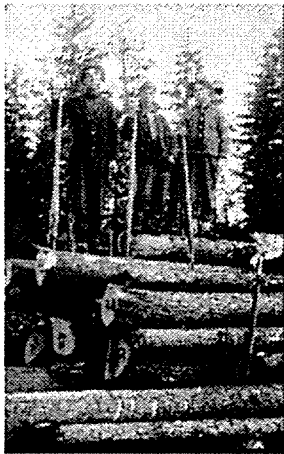
Doris Arbour

*Septembre venu, c'est la préparation
Du baluchon pour le travailleur forestier.
L'appel de la forêt ! Pleins de détermination
Nos vaillants bûcherons s'engagent vers les chantiers.*

*Des caravanes d'hommes s'entassent dans les trains,
D'autres remontent les rivières en l'absence de sentiers.
Provisions transportées à dos d'homme, au clair matin,
Lourdes charges tirées par des chevaux sur chemins gelés.*

*Les bornes délimitées par les premiers arrivants,
L'emplacement des camps est désigné pour les travailleurs
Les constructions sont avancées et la vue des campements
Annonce une dure saison de labeur.*

*Munis de sciottes, de haches, de godendards,
Les bûcheux entrent dans la forêt vierge,
Sous les coups répétés, les arbres font le grand écart
Et d'un travail pénible, une légitime fierté émerge.*



*Les billots s'empilent et la forêt recule,
D'une hueur à l'autre, les braves bûcheux
Besognent vaillamment pour un maigre pécule
Se souvenant des êtres chers laissés derrière eux.*

*Le soir tombé, le camp se remplit,
Les vêtements trempés sont suspendus.
À table, des mets copieux apaisent les appétits,
Les pipes allumées, place à la récréation impromptue.*

*Après six jours de besogne ardue sans répit,
À genoux, on demande protection au Créateur.
Le dimanche, on soigne les muscles endoloris
Toilette faite, vêtements rafraîchis, rions en chœur.*

*Malgré tout, on trouve de bons côtés,
À la vie rude des chantiers.
Jamais on n'oublie les personnes aimées
Une lettre, un colis et bien des soucis sont oubliés.*

Le Noël de Noëlla

Par Roger Patry

Noëlla Aubé, qui est membre de la Société historique de Bellechasse depuis ses débuts, s'est plu à me raconter une aventure de vie, aventure qu'elle a vécue au cours de sa petite enfance. Elle est née à Saint-Vallier et elle demeure à Lévis depuis son mariage, il y a cinquante ans, avec un membre de la famille Turgeon du Bas-de-la-Côte. Il me fait plaisir de vous relater ce moment fort dans la vie de Noëlla Aubé-Turgeon.

Elle avait 7 ans et c'était la veille de Noël. Depuis une semaine, elle souffrait d'une forte fièvre, fièvre qui la rendait amorphe. Elle avait dû garder le lit. Ses parents avaient bien essayé de la soulager avec les moyens à leur disposition, mais n'avaient pu y arriver.

Constatant leur impuissance, ils avaient contacté le docteur Roy de Saint-Vallier qui n'avait pu trouver la cause de cette fièvre. Craignant le pire, la famille Aubé avait téléphoné au docteur Turcotte de Saint-Michel qui, finalement, avait diagnostiqué une appendicite aiguë. On ne pouvait la déplacer, elle n'en pouvait plus. Il fallait agir vite.

Monsieur Aubé, accompagné du docteur Turcotte, s'était rendu chez un parent, Albert Vallières, commerçant qui était le seul à avoir le téléphone dans le rang du Rocher. Le docteur Turcotte avait rejoint au téléphone un de ses confrères de Lévis, lui avait expliqué la gravité du cas et l'impossibilité de déplacer la malade. Le docteur Turcotte avait demandé au docteur Roméo Roy, spécialiste de l'Hôtel-Dieu, de venir l'aider à opérer l'enfant. Après quelques explications, le docteur Roméo Roy avait accepté. Il avait alors pris le train pour Saint-Vallier. Même si le lendemain, c'était Noël et le réveillon, le docteur Roméo Roy avait fait ses valises, apporté ce qu'il fallait pour procéder à l'opération. Heureusement, le train bondé de voyageurs se rendant dans la parenté partit dans l'heure suivant cet appel. Les gens avaient l'esprit à la fête, sauf le toubib qui, lui, lisait son journal. En cet hiver des années 30, le train était le seul moyen de transport vraiment disponible. Les autos étaient garées pour la saison hivernale. La température était très froide. C'était une de ces journées d'hiver dont on se passerait. La nouvelle s'était répandue à la grandeur de la paroisse, tous les voisins sympathisaient avec la famille Aubé bien connue du coin.

Malgré le froid mordant, le père de Noëlla avait attelé son cheval, sorti la sleigh à patins et s'était rendu quérir le docteur à la gare de Saint-Vallier, située à plus de trois kilomètres de sa ferme. Jamais ce trajet ne lui avait paru aussi long. La nervosité l'habitait, il voyait sa fille lutter



En 1926, Noëlla Aubé pose pour la postérité sur le marche pied de l'auto de son père

contre la maladie. Un soupir bien compréhensible sortit de sa poitrine quand il vit le train pointer à l'horizon. Il ne se laissa pas prier pour aider le médecin à prendre place sur le siège de sa sleigh. C'est bride abattue que le cheval parcourut les kilomètres qui les séparaient de la maison du rang du rocher. L'arrivée des voyageurs apporta un regain d'espoir aux personnes qui veillaient toujours la fillette. Pauvre Noëlla, elle était toujours brûlante de fièvre, son ventre ballonné

l'empêchait de respirer normalement. Heureusement, le docteur Turcotte avait mis de la glace sur la partie malade de la fillette, retardant ainsi la progression de la maladie. La pénombre avait déjà gagné la place, les lampes à l'huile avaient été allumées. Malgré la campagne de l'électrification rurale, le courant n'était pas encore rendu dans le rang.

Sans plus tarder, le docteur Roy donnait les directives à cousine Rose-Anna, la cousine aux nerfs d'acier. Tout en retirant ses instruments de sa valise, il avait demandé aux dames présentes de faire bouillir de l'eau. « Pour que je stérilise mes instruments, avait-il dit. »

Le docteur Turcotte allait l'assister au cours de l'intervention. Le temps pressait, l'infection s'était répandue, l'appendicite était sur le point d'éclater. Avec mille précautions, on porta Noëlla sur la table de la cuisine qui avait été recouverte d'un drap blanc. Pour quelques minutes, l'anesthésiste allait être Gros-Bébé, père de l'enfant. Une voisine tenait une lampe à l'huile au-dessus de la table pendant que cousine Rose-Anna s'occupait de fournir au docteur Roy les instruments chirurgicaux. Bistouri en main, sous la lumière blafarde de cette lampe de Gros-Bébé qui lui s'occupait à endormir l'enfant, le praticien entailla le ventre bombé. L'ouverture qu'il pratiqua montra des viscères contaminés par la fièvre. Impossible d'enlever l'appendice qui était petite, taillée en chien de fusil, enfouie sous les viscères enflés. Il préféra placer des drains pour colmater l'épanchement du liquide qui s'était formé. L'opération avait duré tout au plus trente minutes. Le docteur Roy resta quelques instants au chevet de la malade qui dormait toujours. En médecin consciencieux, il surveillait l'évolution du traitement qu'il avait appliqué. Tout allait pour le mieux. Il conseilla alors aux personnes présentes de se reposer. La plupart n'allèrent pas à la messe de Minuit. Ceux qui s'y rendirent prièrent pour Noëlla. Les parents, à genoux devant la crèche, demandèrent à l'enfant Jésus de sauver leur fille. Comme si les prières avaient porté fruits, la température de la malade chuta. C'était bon signe. Enfin, les gens pouvaient respirer un peu mieux. Le réveillon ne fut guère réjouissant, il était chargé d'un lourd silence.

Les parents de Noëlla restèrent au chevet de leur fille, le reste de la nuit. Ils insistèrent pour que le docteur Roy prenne un peu de repos. L'aurore voyait la nature s'illuminer sous un froid toujours aussi mordant. La petite allait beaucoup mieux, la température de son corps était tombée, mais il restait à entretenir les drains, travail que le médecin expliqua aux voisines qui s'étaient offertes à prendre la relève, à aider leurs amis. C'étaient des amis de longue date, femmes de fermiers : Mmes Jos Tanguay, P. Gosselin, Edwidge Aubé. Celles-ci veillèrent Noëlla nuit et jour durant plus d'un mois. Une dernière observation et le docteur était prêt à prendre le train de retour. Le docteur Roy promettait de revenir dans la semaine. Son travail, pour autant, n'était pas fini, l'appendicite était toujours là. Ce fut une semaine traumatisante pour cette famille. Tous craignaient une récurrence de la maladie. Les bons soins du docteur Roy, en qui ils avaient confiance, atténuèrent leurs craintes.

La veille du Jour de l'An 1931, le docteur Roy avait de nouveau pris le train pour Saint-Vallier, il referait le trajet qu'il avait parcouru une semaine auparavant. Nouvelle contrainte toutefois, il avait dû s'accommoder du wagon qui transportait les bidons de lait. Le froid était aussi mordant. Qu'importe, l'habitude était déjà prise de ces voyages. Le docteur Roy avait dû réopérer la malade, la cicatrice s'était infectée. Il passa la nuit à la maison. Tantôt il s'occupait de l'enfant, tantôt il fêtait avec les gens de la place. Jamais des souhaits ne furent si chaleureux. Le lendemain, Gros-Bébé allait le reconduire au train.

Le travail n'était pas pour autant fini. La convalescence avait été longue. Monsieur Aubé, durant plus d'un mois, se rendit chaque jour à Saint-Michel quérir le docteur Turcotte qui administrait les piqûres contre l'infection. Une balade qui prenait plus de 5 heures. Les bons soins firent que l'enfant prenait du mieux tous les jours, même si sa santé restait fragile. Ce n'est qu'à l'été, que Noëlla put être opérée de nouveau, être délestée de l'appendice qui avait causé tant d'inquiétudes, c'était le 3 juin, jour de son anniversaire de naissance.

Aujourd'hui Noëlla se porte bien, les séquelles de cette maladie ne paraissent pas, si ce n'est quelques cicatrices.

M	O	T	S
---	---	---	---

C	O	D	É	S
---	---	---	---	---

Par André Beaudoin Chaque chiffre correspond toujours à la même lettre. Commencer par les réponses les plus faciles. Compléter par déduction. Réponses disponibles lors de notre prochaine parution.

1. Prénom d'un ancien député de Bellechasse au fédéral.
2. Fêtera son 150^e anniversaire en 2007 (Voir *Au fil des ans*, dernière parution).
3. Nous lui devons, entre autres, la fondation de la Société historique de Bellechasse.
4. Nom d'une chorale de Bellechasse.
5. Nom d'une rue de Saint-Nazaire.
6. Le recensement de 1881 nous apprend que le comté de Bellechasse comptait, en 1880, sept personnes exerçant cette profession. (*Au fil des ans*, printemps 1991).
7. Municipalité où se tint l'assemblée annuelle de la SHB en 1992.
8. Arrivèrent en un certain nombre.
9. Nom d'une école primaire de la MRC de Bellechasse.
10. Nom de famille d'un ancien député de Bellechasse à l'Assemblée nationale.

1. 03 01 18 08 02 07

--	--	--	--	--	--

2. 05 19 04 11 12 03 07 01

--	--	--	--	--	--	--	--

3. 03 18 20 09 19 18 12 03 05 18 08 02

--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

4. 03 08 18 01 19 20 02 14 16 17

--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

5. 03 07 17 02 12 14 02 06 22 12 08 07

--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

6. 14 02 01 02 04 08 07

--	--	--	--	--	--	--

7. 05 02 03 19 14 22 07 20

--	--	--	--	--	--	--	--

8. 03 04 03 01 08 02 07 17

--	--	--	--	--	--	--	--

9. 02 04 22 12 02 01 02 17 14 02 03 07 01 18 02 17

--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

10. 14 02 18 04 08 02 18

--	--	--	--	--	--	--

Nouveaux membres

- 528 : Diane Nadeau, Saint-Georges
- 529 : Carole Corriveau, Saint-Gervais
- 530 : Cécile Jolin, Saint-Eustache
- 531 : Judith Laflamme, Saint-Gervais
- 532 : Jeanne D'Arc Arbour-Laflamme, Sainte-Foy

Saint-Raphaël : Les festivités entourant le 150^e anniversaire de l'**ancien chef-lieu** de Bellechasse ont été un très grand succès. Félicitations aux organisateurs. Cette municipalité a démontré qu'elle recelait d'innombrables ressources et qu'elle avait la capacité d'organiser des activités à caractère culturel de grande qualité.

La vie est toutefois parfois bien cruelle puisque deux semaines après la clôture des festivités, les résidents de Saint-Raphaël avaient la douleur de perdre une de leur citoyenne les plus éminentes, madame Jeannine Garant, **ex-mairesse** de l'endroit, décédée dans un accident peu fréquent à la suite de la chute d'une branche d'arbre. Sa fin tragique s'avère d'autant plus injuste que madame Garant avait lutté **courageusement** et avec succès pendant des années contre le cancer.

La Durantaye : L'édition du 5 août 2001 de *La Voix du Sud* nous apprenait que le presbytère de cette paroisse avait été converti en centre d'interprétation du milieu rural. Construit vers 1910, le presbytère était vacant depuis 1985. On y retrouve entre autres une riche collection de quelque **70 figurines** miniatures représentant des personnages de **la vie paysanne** avec les instruments aratoires adaptés à la traction chevaline, œuvre d'Alexandre et Alexandrine Langlois. Le site est demeuré ouvert jusqu'au 3 septembre. L'initiative des gens de La Durantaye va dans le sens des objectifs de la Société historique de Bellechasse. Nos félicitations aux organisateurs.

En terminant, un merci spécial à **Charles-Henri Bélanger** pour l'excellence de ses articles, pour sa disponibilité, pour son **enthousiasme** également. Charles-Henri Bélanger contribue grandement à faire d'*Au fil des ans* un bulletin d'une grande qualité historique et linguistique. Également, je voudrais rappeler que nous reviendrons à notre **parution régulière** en **2002**, c'est-à-dire quatre bulletins. N'oubliez pas de renouveler votre adhésion promptement. C'est la meilleure façon d'**encourager** votre équipe de **bénévoles**.

Dernières élections municipales : Fait assez inusité, trois **ex-résidents** de Saint-Nazaire se présentaient à la mairie de leur paroisse d'adoption respective lors des dernières élections municipales. M. Hervé Blais, ex-enseignant à la polyvalente de Saint-Damien a été élu par acclamation, succédant ainsi à M. Paul Veilleux. M. Paul Veilleux est un **membre fondateur** de la SHB. M. Romain Corriveau a, quant à lui, remporté la victoire dans une lutte très serrée avec 54 voix de majorité. Monsieur Corriveau avait également enseigné à Saint-Damien. À Saint-Raphaël, M. Julien Marceau a toutefois été moins chanceux. Nos félicitations à ces trois personnes pour leur intérêt pour les affaires publiques.

Tant de souvenirs...

*Merci à nos principaux supporteurs financiers tout au long des dernières années : la MRC de Bellechasse, Promutuel de Bellechasse et de Dorchester, les Caisses populaires Desjardins, Meubles Idéal.
Tant de souvenirs que nous partageons ensemble.*



Merci également à M. Claude Lachance, député de Bellechasse à l'Assemblée nationale, pour son constant encouragement.